



**Mary Pickering**

Professeur d'histoire à San José State University USA

## **Auguste Comte. Trente Ans de Découvertes**

J'ai commencé la biographie d'Auguste Comte il y a trente ans, au cours de mes études doctorales à l'Université de Harvard. Mon professeur était spécialiste de l'histoire des sciences et il m'incitait vivement à faire la première biographie de celui qui en était le fondateur. En tant qu'historienne de la France au dix-neuvième siècle, j'ai relevé le défi. Après avoir lu, pendant plusieurs années, les œuvres de Comte qui avaient été publiées, j'ai pu aller à Paris pour y faire des recherches, car Harvard avait tout organisé pour que je puisse m'inscrire au DEA de Sciences Po. Peu de temps après mon arrivée en 1983, j'ai rendu visite à Henri Gouhier qui, dans les années trente, avait écrit trois volumes sur la jeunesse de Comte. Avec une étincelle dans son regard, cet intellectuel charmant me souhaita bonne chance dans mon projet qui était de faire une étude sur la vie entière de Comte. Je suppose qu'il savait que ce travail prendrait des décennies pour être mené à bonne fin.

J'ai passé trois merveilleuses années à la Maison d'Auguste Comte, où j'ai été chaleureusement accueillie par Isabel Pratas-Frescata, Gilda Anderson, Trajano Carneiro, et plus récemment Aurélia Giusti et Bruno Gentil. Aurélia et Monsieur Gentil, qui dirigent actuellement le musée et l'Association Internationale dédiée à Comte, ont été très sympathiques et ils m'ont apporté leur soutien. J'en suis très reconnaissante. J'ai également beaucoup appris d'un grand nombre d'experts qui avaient fait des études magnifiques sur Comte. Je veux les remercier beaucoup aussi.

Pendant mes années à la Maison d'Auguste Comte, j'ai étudié principalement les lettres de Comte et la correspondance entre les positivistes et j'ai exploré des documents non classifiés. Un jour, j'ai découvert dans une boîte appartenant à des positivistes du vingtième siècle trois traductions des ouvrages de Kant, Herder et Hegel. Elles avaient été envoyées à Comte par un ami, Gustave d'Eichthal, dans les années 1820, et elles étaient considérées comme perdues depuis sa mort. J'ai utilisé ces manuscrits afin de démontrer, pour la première fois, la possibilité d'une influence de la philosophie allemande sur le positivisme. J'ai aussi découvert que des disciples de Comte avaient détruit

certaines matériaux, tels que quelques lettres de sa femme, qui pourraient le faire paraître moins que parfait. J'étais résolue à chercher partout pour trouver des documents sur lui et son mouvement. J'ai exploré d'autres archives à Paris et à Lyon. J'ai fait des recherches dans des bibliothèques à travers l'Angleterre et les États-Unis.

En même temps, j'ai lu des textes provenant de nombreuses sources secondaires. Au cours des trente dernières années, nous avons été témoins de la montée de l'histoire du prolétariat, l'histoire de la femme, la théorie des races, l'histoire culturelle, le post-colonialisme, la biographie post-moderne, et plus récemment l'histoire des religions. Ces domaines de l'histoire ont influencé la manière dont j'ai abordé la vie et les idées de cet homme fascinant.

Ma biographie de Comte retrace les interconnexions entre son évolution personnelle et sa trajectoire intellectuelle, en soulignant à la fois son développement en tant que penseur et la continuité de sa philosophie. En même temps, je cherche à placer son développement personnel et intellectuel dans le contexte de la période post-révolutionnaire. Le point le plus important après la Révolution française était le problème concernant les fondations et la fin du pouvoir. Les questions de légitimité ont conduit aux controverses idéologiques qui ont formé la pensée de Comte. Ces controverses étaient constantes, étant donné que pendant toute sa vie, de 1798 à 1857, les Français n'ont jamais réussi à établir un gouvernement stable. Selon moi, les idées de Comte ont émergé de l'interaction entre les crises dans le monde extérieur autour de lui et celles qui existaient dans son propre monde intérieur. Au fond, le positivisme était à la fois une réponse à la Révolution française et à la propre lutte de Comte contre la maladie mentale. Il recherchait l'intégration, l'harmonie et l'unité, des caractéristiques qui manquaient aussi bien à la société en général que dans sa propre vie. Venu de Montpellier, dans une région bouleversée par la guerre civile, une guerre civile qui trouvait sa réplique dans sa famille dont il détestait les croyances royalistes et catholiques, Comte chercha à créer un nouveau système social qui aurait donné à la France la paix et la stabilité qu'elle souhaitait. Il a passé sa vie à essayer de terminer le travail de la Révolution.

Dérivé de ma thèse de doctorat, le premier volume de ma biographie sur Comte a été publié en 1993. Ce volume couvre la période depuis la naissance de Comte en 1798 jusqu'en 1842, l'année où il a terminé le *Cours de philosophie positive*. Dans le *Cours*, Comte maintient que la théorie précédant toujours la pratique, la reconstruction du monde post-révolutionnaire ne pourrait être accomplie qu'en étendant la méthode scientifique, ou « positive » à l'étude des politiques et de la société, le dernier bastion des théologiens et des philosophes métaphysiques. Adopter la méthode scientifique voulait dire qu'il fallait lier les lois scientifiques à l'observation des phénomènes concrets, particulièrement en évitant les spéculations qui étaient invariablement théologiques ou métaphysiques. Il créa le terme « sociologie » en 1839 pour se référer à sa nouvelle science de la société. Le terme « philosophie positive » ou «

positivisme » qui nous vient peut-être de Saint-Simon et des Saint-Simoniens, se référait à l'ensemble du système des connaissances, fondé sur la méthode scientifique. Les deuxième et troisième volumes de ma biographie sur Comte ont été publiés en septembre 2009. Le deuxième volume couvre les années de 1842 à 1852. Il traite de la réponse de Comte à la Révolution de 1848 et ses liens étroits avec Clotilde de Vaux. Le troisième volume couvre les cinq dernières années de sa vie, de 1852 à 1857, et se concentre sur son deuxième chef-d'œuvre, le *Système de politique positive*, et d'autres livres importants tels que la *Synthèse subjective*.

Ces deux derniers volumes de ma biographie de Comte couvrent la période de quinze ans qui renferme les années les plus controversées de son développement, sa soi-disant seconde carrière. En 1847, Comte parvint à transformer en une religion, la Religion de l'Humanité, son système philosophique qui était fondé sur les sciences. Il continua à rester un ardent défenseur de la sociologie, un nouveau domaine d'études, mais il ajouta une septième science, la morale, à la hiérarchie positiviste des sciences. Cultivant « l'altruisme », un mot qu'il créa en 1850, la morale se concentrerait sur l'individu. En 1847, Comte altera son système scientifique pour qu'il devienne une religion, en démontrant que toutes les sciences, de même que toutes nos activités et tous nos sentiments, devraient à l'avenir être dirigées vers la société, le sujet de la sociologie. La religion positiviste englobait à la fois un système commun de croyances et les processus ritualistes et socialisants qui stimulaient les émotions du peuple, les rapprochaient autour de la vénération de la société, c'est-à-dire l'Humanité, et honoraient les personnalités qui contribuaient à l'amélioration du bien-être de l'homme. Aussi, pendant la Révolution de 1848, alors que les clubs connaissaient une grande prolifération, Comte fonda le mouvement positiviste, c'est-à-dire la Société positiviste, pour accélérer la transition à l'ère positiviste de l'histoire, quand cette religion deviendrait florissante.

On voit souvent cette phase de la religion dans la vie de Comte comme une contradiction à sa soi-disant période scientifique antérieure. L'un des principaux arguments de ma biographie est qu'il n'y avait aucune coupure subite dans la trajectoire de Comte après qu'il eût terminé le *Cours* et sa liaison non consommée avec Clotilde de Vaux, ainsi que l'avancent généralement les experts. Il s'agissait tout simplement d'une « nouvelle phase du positivisme », comme il l'avait lui-même fait remarquer en 1847.<sup>1</sup>

Les racines de cette Religion de l'Humanité étaient évidentes dans les écrits de sa jeunesse qui préconisaient un nouveau pouvoir spirituel pour

---

<sup>1</sup> Comte à Henri de Tholouze, 18 décembre 1847, *Auguste Comte: Correspondance générale et confessions*, ed. Paulo E. de Berrêdo Carneiro, Pierre Arnaud, Paul Arbousse-Bastide, et Angèle Kremer-Marietti, 8 tomes (Paris: Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1973–90), 4:130.

remplacer le pouvoir temporel, ainsi qu'un nouveau système moral et intellectuel. En 1826, Comte écrit un article intitulé « Considérations sur le pouvoir spirituel », dans lequel il déclarait : « Le dogmatisme est l'état normal de l'intelligence humaine, celui vers lequel elle tend, par sa nature, continuellement et dans tous les genres, même quand elle semble s'en écarter le plus. » Les sceptiques aussi bien que les révolutionnaires donnent une « forme dogmatique » à leurs « idées critiques ». <sup>2</sup> Dès le début, Comte chercha à fournir à ses contemporains un système de croyances qui satisferait leur désir ardent de certitude et qui les unirait comme les adhérents à un credo. Ce système acquerrait une légitimité s'il était fondé sur des principes pouvant être démontrés. Il gagnerait en influence en ayant une base institutionnelle dans un nouveau pouvoir spirituel. Dans le *Cours*, Comte se référait spécifiquement au besoin de créer une « Église positive ». <sup>3</sup> Dans son œuvre, il soulignait aussi qu'il avait compris dès le début l'importance des sentiments associés à la religion. Depuis sa jeunesse il considérait les émotions comme étant le moteur de l'existence. Elles stimulaient l'intellect et lui donnaient une direction morale. Il écrivit, dans le *Cours*, que « l'amour universel ... importe certainement encore davantage que l'intelligence elle-même, dans l'économie usuelle de notre existence, individuelle ou sociale, parce que l'amour utilise spontanément au profit de chacun et de tous, jusqu'aux moindres facultés mentales ; tandis que l'égoïsme dénature, ou paralyse les plus éminentes dispositions, des lors souvent bien plus perturbatrices qu'efficaces, quant au bonheur réel soit privé, soit public. » <sup>4</sup> Le *Système* ne faisait que mettre en œuvre le programme pour la régénération intellectuelle, morale et politique de la société, programme que Comte avait formulé au début des années 1820.

De plus, Comte ne trahit pas son premier programme, car il maintenait que depuis le commencement de sa carrière il n'avait jamais fait confiance au type même de la pensée morale et neutre, « positiviste » ou « scientifique », qui est maintenant liée à son nom. Il rejetait les statistiques et l'empirisme et leurs collections inutiles et simplistes de faits et de nombres. Pour lui, le pouvoir de la raison était limité. Il écrivit que « l'esprit humain... [était] bien plus apte à imaginer qu'à raisonner ». <sup>5</sup> D'ailleurs, pour observer un fait quelconque, l'esprit devait imaginer une hypothèse provisoire. À son avis, l'esprit était faible et ne pouvait jamais comprendre la réalité et la vérité absolue. Il était

---

<sup>2</sup> Auguste Comte, « Considérations sur le pouvoir spirituel, » *Système de politique positive ou Traité du sociologie instituant la religion de l'Humanité*, 4 tomes (Paris, 1851–4; 5<sup>ème</sup> éd., identique à la première édition, Paris: Au Siège de la Société Positiviste, 1929), tome 4, "Appendice," 202-203.

<sup>3</sup> Auguste Comte, *Physique sociale: Cours de philosophie positive, leçons 46 à 60*, ed. Jean-Paul Enthoven (Paris: Hermann, 1975), 696.

<sup>4</sup> *Ibid.*, 362.

<sup>5</sup> Auguste Comte, *Philosophie première: Cours de philosophie positive, leçons 1 à 45*, ed. Michel Serres, François Dagognet, Allal Sinaceur (Paris: Hermann, 1975), 99.

particulièrement impossible d'avoir une compréhension totale et objective de la réalité sociale qui était extrêmement complexe et proche de nous.

Insistant sur la nécessité de porter des jugements de valeur, il donna toujours à son système philosophique une mission pratique et politique, celle de mettre fin à la Révolution française et de créer un nouveau système social fondé sur la justice pour tous. Ce qui le motiva depuis le début ce furent les réformes sociales et l'activisme politique. Il ne glorifia jamais les sciences pour elles-mêmes, mais les considérait comme un outil susceptible d'améliorer le bien-être social. Il eut recours à elles pour créer la nouvelle attitude mentale requise par la société industrielle moderne en voie d'émergence. Le positivisme déclencherait une révolution intellectuelle qui mènerait à un ordre moral marqué par l'accord général des individus à travers la sympathie, et ensuite, une transformation politique qui introduirait une nouvelle ère positiviste d'accord général et d'harmonie sociale. Bien que les critiques se soient moqués des positivistes, leur reprochant de se préoccuper uniquement de faits insignifiants et de soutenir le *statu quo*, Comte était en faveur des grandes théories capables de lancer une révolution intellectuelle et morale sur une grande échelle.

Bien qu'on croie communément que ceux qui contrôleraient la société positive de Comte seraient des scientifiques, je démontre que Comte ne leur faisait pas confiance. Leur spécialisation les rendait étroits d'esprit et indifférents aux problèmes de la société en général. Réagissant contre les scientifiques, il soutenait que les philosophes positifs, des hommes qui avaient été formés dans toutes les sciences, et par conséquent, dans le savoir le plus général, possédaient les vues les plus étranges possibles et les sympathies les plus diverses. Ils devraient remplacer le clergé traditionnel et guider la nouvelle société positiviste, dirigeant son énergie vers un but commun, l'amélioration de l'humanité. Et pourtant, il nous mit en garde de ne jamais accorder le pouvoir même à ces gens-là, car ils chercheraient à exercer un contrôle total. Comte était en faveur d'un système de séparation des pouvoirs. Les philosophes positifs, qui formaient le pouvoir spirituel, devaient être surveillés par les industriels qui constituaient le pouvoir temporel. Cependant, Comte critiquait beaucoup les industriels, parce que la spécialisation qu'on exigeait d'eux, comme celle des scientifiques, conduisait à l'orgueil et à l'égoïsme. Eux aussi ne parvenaient pas à focaliser leur attention sur le bien-être du peuple. Comme Marx, Comte maintenait que l'effroyable lutte des classes n'était pas causée par les ouvriers mais par « l'incapacité politique », « l'incurie sociale », et, surtout, « l'aveugle égoïsme des entrepreneurs ».<sup>6</sup> Il espérait donc que les ouvriers constitueraient le pouvoir temporel jusqu'à ce que les industriels soient réhabilités. Comte était à deux doigts de préconiser la fameuse dictature du prolétariat de Marx.

Comte se trouvait dans une situation paradoxale dont il avait conscience. Il recommandait une philosophie sociale fondée sur les sciences, mais il

---

<sup>6</sup> Comte, *Physique sociale*, 620.

éprouvait une méfiance profonde pour la capacité de l'esprit purement scientifique de régénérer le monde politique et social. En plus, il ne pouvait obtenir la légitimité de ses vues anti-élitistes qui donnaient priorité aux besoins de l'ensemble de la communauté, à moins de faire partie du corps élitiste des scientifiques. Malgré tout, sa philosophie généraliste, qui soulignait l'importance de la méthode scientifique, ne satisfaisait pas les standards de la spécialisation que les nouveaux professionnels du dix-neuvième siècle exigeaient. Ainsi qu'il fut révélé dans les documents des archives de l'École Polytechnique, les scientifiques ne l'aimaient ni professionnellement ni personnellement. Le désillusionnement de Comte est manifeste dans la phrase de clôture du *Cours* qui condamnait «l'aveugle ou malveillante impulsion des préjugés et des passions propres à notre déplorable régime scientifique ».<sup>7</sup> Le *Cours de philosophie positive*, apparemment un ouvrage scientifique, avait pour but de limiter l'esprit scientifique de l'âge moderne dont la spécialisation, l'égoïsme et l'indifférence sociale causaient un préjudice moral incommensurable.

À mon avis, Comte adopta une terminologie religieuse traditionnelle en partie pour des raisons pragmatiques. Après un déclin des pratiques religieuses résultant de la Révolution, les idées religieuses étaient devenues acceptables et répandues au début des années 1840. Les romantiques soulignaient l'importance du spirituel. De nouveaux ordres religieux et des écoles privées proliférèrent grâce à la Loi Falloux de 1850 qui permit la liberté de l'éducation. À la suite d'une apparition de la Vierge Marie en 1846, la notion de l'Immaculée Conception devint un dogme en 1854. Impatients d'aider la classe ouvrière et les femmes, de nombreux socialistes essayèrent de rétablir le Christianisme dans une nouvelle forme plus égalitaire. Ne se sentant pas à l'aise avec l'agnosticisme, l'athéisme et le scepticisme, Comte voulait participer à cette montée de ferveur religieuse, avec l'audace qui lui était propre. Il insistait sur le fait qu'il n'était pas nécessaire que la raison et la science soient antithétiques à la religion. Dans le deuxième volume du *Système*, il alla même jusqu'à dire que « Notre nature, individuelle ou collective, devient donc de plus en plus religieuse. »<sup>8</sup> Comment justifia-t-il ce commentaire remarquable ? À travers le lamarckisme. Il soutint que l'aspect fondamental du développement humain c'était qu'à travers l'exercice, les caractéristiques uniques de l'espèce humaine – l'intelligence et la sociabilité – devenaient plus dominantes chez l'individu aussi bien que dans la société. Ainsi, les gens devenaient non seulement plus rationnels mais aussi plus altruistes, davantage attachés aux autres, en bref, plus religieux. Il pensait que l'essence de la religion résidait dans la capacité d'établir des liens entre les individus. Critiqué d'avoir donné le nom de religion à son système moral, Comte expliqua en 1849 qu'il avait « osé joindre... le nom [religion] à la chose [positivisme] afin d'instituer directement une concurrence avouée envers tous

---

<sup>7</sup> Ibid., 791.

<sup>8</sup> *Système*, 2:19.

les autres systèmes ».<sup>9</sup> Il voulait une bataille doctrinale bien définie contre le Catholicisme et les versions gauchistes du Christianisme, une bataille qui accélérerait le triomphe du positivisme et le début d'un nouvel ordre. Perturbé par le scepticisme croissant de la période post-révolutionnaire, il décida de créer une synthèse pour fournir à ses contemporains des idées et des croyances nouvelles et homogènes, c'est-à-dire une nouvelle foi qui pourrait les rapprocher. Ce n'est que si cette synthèse susceptible d'unifier était à la fois émotionnelle et rationnelle qu'elle pourrait apporter l'accord général du domaine social qui était nécessaire pour détruire le matérialisme et l'égoïsme de la société industrielle moderne. Il fallait qu'elle soit attrayante pour la Gauche comme pour la Droite afin de s'élever au-dessus des problèmes laissés par la Révolution française et créer l'harmonie.

Dans le *Système de politique positive*, Comte imagina une culture religieuse entièrement nouvelle qui permettrait d'unir la société. Il admettait que, dans la nouvelle époque, l'action politique emploierait la religion, l'éducation et les arts pour former des sentiments, des croyances et des représentations collectives. Ayant fait l'expérience des règnes de Napoléon 1er et Napoléon III, qui utilisèrent tous les deux l'iconographie dans le but de populariser leur régime, il comprenait l'importance de la culture visuelle pour renforcer les messages sociaux et politiques. Dans cet ordre d'idées, il fit faire son portrait et un buste de lui par Antoine Etex pour immortaliser son image, il conçut des drapeaux positivistes sur lesquels une jeune maman représentait l'Humanité, il dessina des plans des Temples de l'Humanité, il imprima son propre schéma de l'esprit humain et il adopta le vert comme couleur du positivisme. Les gens se rapprocheraient les uns des autres par des croyances communes, mais les liens émotionnels, cultivés par des images précises et des repères visuels, comptaient également pour beaucoup.

En présentant une vue d'ensemble de la Religion de l'Humanité, Comte aspirait en particulier à faire revivre le concret, la spontanéité émotionnelle intense et les aptitudes poétiques du tout premier stade de la vie religieuse, celui du fétichisme. Bien que Comte soit connu comme un apôtre du progrès, paradoxalement, il craignait les effets de la science et de la pensée abstraite, qui rendaient les gens orgueilleux et égoïstes, et il était convaincu que l'Occident avait besoin d'une injection de religion primitive pour continuer à avancer. Il fut l'un des premiers penseurs à célébrer le fétichisme qu'il rapprochait de la race noire. Pour lui, « les humbles penseurs de l'Afrique centrale » étaient plus rationnels sur la nature humaine et la société que les « superbes docteurs germaniques » et leur « pompeux verbiage ». Comte maintenait que « La touchante logique des moindres nègres est ... plus sage que notre sécheresse académique qui, sous le prétexte empirique d'une impartialité toujours impossible, consacre ordinairement le soupçon et la crainte. »<sup>10</sup> Contrairement

---

<sup>9</sup> Comte, "Quatrième confession annuelle," 31 mai 1849 *Correspondance générale*, 5:22.

<sup>10</sup> *Système*, 3:99, 121, 155.

aux hommes modernes, les adorateurs de fétiches cultivaient leurs affections les plus valables à travers la vénération, la confiance et l'adoration de tous les êtres. Ils admiraient ce qui était concret et utile et ils respectaient le monde naturel. Comte essaya de reproduire ce type de vénération en encourageant le peuple à se dévouer à l'Humanité, le « Grand Être », et de respecter la Terre, le « Grand Fétiche ». Au lieu de célébrer les merveilles de l'industrie, il souligna l'importance de l'humilité et de la modestie en démontrant que tous les peuples étaient liés les uns aux autres et à la Terre. Quand ils modifiaient la Terre, les gens devraient apprendre les bénéfices moraux de la coopération sociale. S'ils se conformaient plus intelligemment aux lois de la Terre, ils deviendraient moins égoïstes et plus joyeux. En bref, le positivisme devait incorporer le fétichisme. Paradoxalement, le stade le plus avancé de la civilisation devait représenter un retour au commencement. Comte était réellement l'un des premiers adeptes de l'écologie.

Condamnant le racisme, l'esclavage et l'impérialisme, considérant qu'ils divisaient l'humanité au lieu de l'unir, Comte lança un défi aux stéréotypes raciaux en affirmant qu'un jour « quelque penseur nègre » pourrait étudier ses œuvres et lui apporter son soutien.<sup>11</sup> Bien qu'il ait adopté une position essentialiste selon laquelle les blancs étaient intelligents, les noirs étaient émotifs et les « jaunes » actifs et pragmatiques, il ne pensait pas que les différences raciales soient immuables ni totalement déterminantes. Une personne noire pouvait être avant tout émotive, mais aussi intelligente et active. Comte affirmait que les différentes races se ressembleraient de plus en plus, à mesure qu'elles développeraient des parties différentes de leur cerveau à cause des changements dans l'environnement. Dans l'ère positiviste, elles seraient forcées d'utiliser, et par conséquent, de développer toutes leurs forces. Il fut l'un des quelques penseurs à faire l'éloge des couples d'une ethnie différente, affirmant que les mariages mixtes entraîneraient le partage des caractéristiques associées à chaque race.

Dans l'espoir d'en finir avec le militarisme et les guerres, Comte souhaitait répandre le sentiment de notre humanité commune, soit la sociabilité, dans le monde entier. Je maintiens qu'il était l'un des quelques penseurs du dix-neuvième siècle à promouvoir le cosmopolitisme et la culture de la sociabilité auxquels les philosophes du dix-huitième siècle attachaient un grand prix. Opposé au nationalisme extrême de ses semblables européens, il condamna l'implication de l'Angleterre dans la Guerre de l'Opium contre la Chine, son refus de céder Gibraltar et son traitement de l'Inde. À son avis, ces entreprises impérialistes étaient liées à des intérêts industriels. Il décriait aussi l'invasion française de l'Algérie, laquelle, il insista à maintes reprises, devrait être rendue aux Arabes. Il critiquait la création d'un empire par Napoléon 1er et Napoléon III. D'après lui, une oppression intérieure allait toujours de pair avec

---

<sup>11</sup> Ibid., 156.



une oppression extérieure. Certains de ses disciples qui croyaient dans la mission des Français sur le plan de la civilisation, prirent ombrage de son anti-impérialisme. Pour contrecarrer le nationalisme et les ambitions impérialistes, et surtout pour réduire la menace de guerre, Comte préconisait qu'on divise toutes les nations en petites républiques, où la sociabilité serait plus facile à cultiver et où la loyauté des gens serait spontanée et volontaire. La France serait divisée en dix-sept de ces petites républiques.

La capitale de ce système républicain universel serait Constantinople, la ville qui selon Comte unirait le mieux l'Est et l'Ouest. Comme ses contemporains français, il était fasciné par l'Orient. Dans le but de montrer le respect profond du positivisme pour l'histoire entière et sa généreuse appréciation des autres religions, il louait fréquemment Mohammed et l'Islam. Il croyait que les Musulmans étaient mûrs pour une conversion positiviste, parce que leur foi était tolérante et simple. Ils s'intéressaient déjà aux besoins de la communauté et ils avaient été préservés des influences anarchistes des spécialistes de la métaphysique et des légistes. Il alla même jusqu'à exprimer l'espoir que les Algériens convertiraient les Français à l'Islam plutôt que de laisser les Français faire d'eux des Catholiques.

Dans l'ère positiviste à venir, ces 500 républiques du monde entier seraient caractérisées intérieurement par l'harmonie parmi les principaux groupes : les industriels *régénérés*, qui constituaient le pouvoir temporel, et les philosophes, les femmes et les ouvriers positifs, qui représentaient des composantes du pouvoir spirituel. Les philosophes positifs, qui incarnaient la raison, seraient aidés principalement par les femmes, qui personnifiaient les sentiments, et les ouvriers qui représentaient l'activité. Contrairement à la bourgeoisie masculine au pouvoir, les femmes et les ouvriers, selon Comte, échapperaient à la culture artificielle et matérialiste de l'époque. Il faisait de plus en plus appel à eux pour qu'ils le soutiennent, après avoir été repoussé par les scientifiques de son temps.

Mais, dès 1851, Comte fit davantage appel aux femmes, une fois qu'il se rendit compte qu'il était impossible de sevrer les ouvriers du socialisme. Certains intellectuels accusent Comte d'être un « phalocrate ». <sup>12</sup> Néanmoins, ayant lu *Vindication of the Rights of Woman*, l'ouvrage de Mary Wollstonecraft, devenue l'amie du bas-bleu anglais Sarah Austin, ayant écouté John Stuart Mill, et ayant vu le travail remarquable de sa traductrice, Harriet Martineau, Comte donna aux femmes une identité positive. Il soutenait qu'en qualité d'expertes en matière d'émotions, elles étaient les agents moraux qui pourraient unifier une société de plus en plus fragmentée. Après la Révolution de 1848, il exprima sa crainte que le problème de l'anarchie ne fût pas résolu : « tant que la révolution

---

<sup>12</sup> Sarah Kofman, *Aberrations: Le Devenir-Femme d'Auguste Comte* (Paris: Aubier Flammarion, 1978), 233.

ne sera pas devenue féminine ». <sup>13</sup> Il avait peur que, sans le support féminin, son propre mouvement réformiste ne se trouve discrédité. D'ailleurs, une raison pour laquelle il soulignait la Religion de l'Humanité c'est qu'il voulait plaire aux femmes qu'il associait à la religion. Son *Catéchisme positif*, qui consistait en un dialogue entre une femme et un prêtre positiviste, s'adressait tout particulièrement à un public féminin. En outre, il encourageait les femmes à former l'opinion publique en faisant revivre les salons et à échapper à la domination des hommes en exerçant un contrôle sur leur propre corps et en ayant des enfants sans aucune participation masculine, quelle qu'elle fût. De plus, puisqu'elles étaient dotées de la meilleure caractéristique humaine, celle de la sociabilité, il insistait pour que les femmes représentent l'Humanité elle-même. Dans les Temples positivistes, l'Humanité serait toujours représentée par une femme accompagnée de son fils. Ce remplacement audacieux de Dieu le Père dans le système positiviste reflète la conviction de Comte selon laquelle les femmes occuperaient le « premier rang de la société normale » de l'avenir. <sup>14</sup> Leur rôle illustre l'objectif de Comte qui était de placer les sentiments empathiques au centre de la vie publique afin de créer une société plus compatissante et plus harmonieuse.

La vision de Comte quant à une société future caractérisée par l'harmonie n'était pas seulement une réaction au chaos de son temps, mais c'était également une réponse au chaos qui existait en lui. Tout au long de sa vie, Comte dut se battre contre la psychose maniaco-dépressive. Il souffrait de crises d'excitation qui alternaient avec des vagues de dépression profonde. Les pires crises se produisirent en 1826, 1838 et entre 1845 et 1846. Je démontre combien cette maladie le rendit rebelle, paranoïaque et délirant. Il luttait tous les jours pour demeurer en bonne santé. Il mangeait de simples repas, il dormait entre sept et huit heures par nuit, il éliminait le café et autres stimulants et il faisait de longues promenades tous les jours pour se fatiguer physiquement. Intellectuellement, afin d'éviter le stress, il se retirait de plus en plus dans son monde à lui, refusant, en 1838, de lire quoi que ce soit, sauf de la poésie. Il prétendait que ce régime d'hygiène cérébrale était la seule façon de maintenir sa pureté en tant que génie et réformateur moral. En vérité, la folie était une maladie à la mode chez les hommes créatifs du dix-neuvième siècle. Même John Stuart Mill fit une dépression nerveuse. Mais je soutiens que Comte se retira du monde contemporain littéraire et intellectuel pour préserver son ego fragile des attaques de la part des critiques. N'importe quelle sorte de controverse de même qu'un effort intellectuel intense et de violentes émotions constituaient une menace à son bien-être mental, et il organisa sa vie pour éviter ces dangers. Et pourtant, ce qui caractérise le plus ses relations avec autrui c'était le conflit qui aboutissait généralement à la rupture. Son tempérament fournissait un autre grand paradoxe que je trouve fascinant : le fondateur de la sociologie – la

---

<sup>13</sup> Comte à Georges Audiffrent, 7 juin 1851, *CG*, 6 :108.

<sup>14</sup> Comte à Harriet Martineau, 29 décembre 1853, *Correspondance générale*, 7 :160.

science qui se spécialise dans l'étude des relations sociales – était un homme qui se sentait mal à l'aise parmi les associations humaines les plus élémentaires. Il avait l'impression d'être comme un étranger dans la société qui était l'objet même de son étude. Plusieurs exemples explicatifs permettront de jeter de la lumière sur la psyché de Comte.

Bien que Comte exigeât le respect de la famille pour se distancer de la philosophie de l'amour libre des Saint-Simoniens, il était constamment en désaccord avec les membres de sa propre famille. Comte accusait sa sœur de conspirer pour le déshériter. Ses parents n'aimaient pas ses attaques contre la religion, son républicanisme et son choix de carrière. En 1838, Comte dit à son père qu'il souhaitait rompre toute communication avec la famille. Son père était complètement abasourdi. Il se passa presque dix ans avant qu'ils ne reprennent leur échange de correspondance. Celle-ci resta froide.

Comte trouva une personne capable de remplir temporairement auprès de lui le rôle de père : Henri de Saint-Simon. Contrairement à Henri Gouhier qui minimisait l'importance de son influence, je trouve que Saint-Simon donna à la réflexion de Comte une certaine direction philosophique. Au cours de l'Empire napoléonien, Saint-Simon avait maintenu que la création d'un nouveau système unifié de connaissances scientifiques, centré sur l'étude de la société, introduirait une nouvelle ère où les industriels remplaceraient les leaders militaires comme pouvoir temporel ou séculaire, et les savants prendraient la relève du clergé en tant que pouvoir spirituel. Quand Comte commença à travailler pour Saint-Simon, ce philosophe qui se faisait vieux se tournait vers l'organisation pratique et industrielle de la société. Cependant, Comte reprit la mission initiale de Saint-Simon, la fondation du système scientifique, c'est-à-dire la philosophie positive, ainsi que la science de la société. Fidèle au concept de Saint-Simon préconisant que la théorie devait précéder la pratique, Comte développa des idées dispersées au hasard dans l'ensemble des écrits capricieux de son maître à penser. Toutefois, après avoir travaillé en étroite collaboration avec Saint-Simon dans le journalisme pendant sept ans, exprimant souvent son affection pour lui, Comte décida un jour qu'il ne voulait plus avoir affaire à lui. Il supposait que Saint-Simon lui volait ses idées. Dans ses derniers ouvrages, en guise de récompense, Comte traita Saint-Simon de « charlatan superficiel et dépravé ». <sup>15</sup>

Un autre maître à penser fut le célèbre savant Blainville que Saint-Simon lui avait présenté. Comte dînait une fois par mois chez Blainville. Cependant, en 1850, quand Blainville ne pouvait plus l'aider financièrement et montrait ses tendances religieuses dans ses œuvres scientifiques, Comte se tourna contre lui. Il parla durement de Blainville dans un discours lors de ses funérailles, déclarant qu'il était approprié qu'il soit mort d'une crise cardiaque, seul dans un

---

<sup>15</sup> Comte à George Frederick Holmes, 18 septembre 1852, *Correspondance générale*, 6:378.

train, car il était égoïste. Nombreux sont ceux qui pensèrent que Comte était franchement cruel de traiter ainsi un ami intime.

Mais beaucoup d'autres amis proches avaient dû rompre leurs relations avec Comte. Fisher et Émile Tabarié, des amis d'enfance, furent rejetés après avoir soi-disant critiqué l'épouse de Comte. Le meilleur ami de Comte, Pierre Valat, lui suggéra d'essayer d'écrire plus clairement et de se concentrer sur l'épistémologie. Comte lui répondit avec fureur qu'il avait dépassé « l'âge de la discussion ».<sup>16</sup> Leur amitié de trente ans prit fin. Gustave d'Eichthal, son ami et premier disciple, recommanda également à Comte d'être moins abstrait. Lui aussi se senti aliéné de Comte par sa réponse et abandonna les relations. Des connaissances importantes telles que François Guizot et les intellectuels anglais George Grote, Sarah Austin et Harriet Martineau s'éloignèrent de lui. Jules Michelet essuya une rebuffade quand il vint rendre visite à Comte pour la première fois. Ses collègues de travail, dont certains d'entre eux, comme Duhamel, étaient de vieux amis, finirent par le faire renvoyer de l'École Polytechnique. Toutes ces personnes étaient lasses de l'égoïsme, de la paranoïa et de la belligérance de Comte.

Des problèmes similaires endommagèrent ses relations importantes avec John Stuart Mill qui lui écrivit en novembre 1841 pour lui dire combien ses idées avaient eu un impact profond sur son développement intellectuel. Il se joignit à Comte dans ce qu'ils considéraient tous les deux comme étant le début d'une alliance des intellectuels les plus avancés de l'époque. Cependant, deux ans plus tard, Mill commença à changer d'avis au sujet du positivisme quand il entendit parler du point de vue de Comte qui déclarait que la vie conjugale était fondée sur les inégalités sexuelles et que les femmes n'étaient pas aussi intelligentes que les hommes, comme le prouvait la taille de leur cerveau. Mill maintenait que la plupart des décalages entre les hommes et les femmes pourraient être minimisés si les femmes recevaient une meilleure éducation. La maîtresse de Mill, qui plus tard deviendra sa femme, la féministe Harriet Taylor, l'accusa d'agir lâchement envers Comte. Elle écrivit : « La racine sèche qu'est cet homme n'est guère un adversaire de valeur. »<sup>17</sup> Mill eut honte. Leur amitié prit fin en 1847, après que Comte eut insulté Mill et ses amis, les attaquant pour ne pas lui apporter davantage d'aide financière. Mill en conclut : « [Comte] est un homme qu'on ne peut servir qu'en disant toujours comme lui. »<sup>18</sup>

---

<sup>16</sup> Comte à Pierre Valat, 17 septembre, *Correspondance générale*, 2:86.

<sup>17</sup> Harriet Taylor, Note à John Stuart Mill, sans date, Mill–Taylor, GB 0097, vol. 2, item 327, folio 723, 723v., 724, 724v, British Library of Political and Economic Science, London

School of Economics. Voir aussi F. A. Hayek, *John Stuart Mill and Harriet Taylor: Their Correspondence and Subsequent Marriage* (London: Routledge and Kegan Paul, 1951), 114–15.

<sup>18</sup> J. S. Mill à Mrs. Sarah Austin, 18 janvier 1845, dans Janet Ross, *Three Generations of Englishwomen: Memoirs and Correspondence of Mrs. John Taylor, Mrs. Sarah Austin, and Lady Duff Gordon*, 2 tomes (London: John Murray, 1888), 1:200.

Quelqu'un était d'accord avec Mill : la femme de Comte, Caroline Massin. J'ai essayé de la réhabiliter dans ses relations avec son mari et j'ai apprécié sa correspondance revue et publiée en 2006 par Monsieur Gentil. Ancienne directrice de bibliothèque, Caroline Massin était une femme intelligente et pleine d'esprit qui aida Comte à se remettre de sa crise de folie en 1826. Elle lui donna toutes sortes de conseils sur sa santé, son travail, et sa façon peu diplomatique de traiter les gens, spécialement ses collègues. Quand Comte refusa de l'écouter, faisant comme si elle n'existait pas, elle le quitta en 1842, en l'accusant d'être un tyran. Des années plus tard, elle écrivit à Comte une lettre poignante qui résumait leurs difficultés : « Je vous ai toujours été bien dévouée mais je n'étais point soumise. Moins de dévouement réel, plus de soumission et les choses auraient mieux été entre nous. Que de fois vous avez eu raison *au fond*, mais vous me demandiez de céder au nom de votre autorité, et je me dressais devant vous quand j'aurais dû me soumettre. Soumise *quand même*, voilà ce que je n'ai pas su être. Mais je vous ai aimé *quand même*, vous le voyez bien. »<sup>19</sup>

Furieux qu'elle l'ait quitté, Comte la punit dans l'un de ses derniers ouvrages en la traitant de prostituée. Cette allégation fut maintenue par les disciples de Comte qui la détestait parce qu'elle souhaitait contester son testament. Mais cette accusation est très discutable. C'était l'attitude typique de l'époque : les femmes étaient vues soit comme des anges au foyer soit comme des tentatrices fatales. L'esprit indépendant de Caroline Massin ne convenant pas à la première catégorie, Comte la plaça donc dans la seconde.

La personne qui correspond à la première catégorie au point de vue de Comte était Clotilde de Vaux. Comme Caroline Massin, elle était beaucoup plus forte, plus intelligente et plus indépendante que les biographes de Comte ne la décrivaient. Quand il rencontra Clotilde de Vaux en 1845, cette femme de trente ans vivait dans la misère, entièrement à la charge de sa famille, après avoir été abandonnée par son mari. Ce qui la rendait fascinante c'est le fait qu'elle était journaliste et romancière en herbe qui, comme beaucoup de femmes au dix-neuvième siècle, cherchait à gagner sa vie et trouver satisfaction dans ses écrits. Paralysée par l'amour de ses parents de même que par l'amour exigeant et possessif des hommes, elle avait soif de « liberté » : « Il y a des instants où je ressens le désir de mourir sans liens, tant j'ai souffert par eux. »<sup>20</sup> Elle voulait surtout avoir la liberté de se donner à *qui* elle voulait, *quand* et *si* elle le voulait.

Comte la poursuivit délibérément de ses assiduités pour développer ses sentiments qui, d'après lui, étaient diminués à cause de ses mauvaises relations avec sa famille et sa femme. Il était sur le point d'écrire le *Système* qui traitait du côté émotionnel de l'existence humaine, et il pensait qu'il avait besoin de plus de profondeur à cet égard.

---

<sup>19</sup> Caroline Massin à Auguste Comte, 17 janvier 1850, *Auguste Comte/Caroline Massin, Correspondance inédite: l'histoire de Caroline Massin, épouse d'Auguste Comte à travers leur correspondance*, ed. Pascaline Gentil (Paris: L'Harmattan, 2006), 250.

<sup>20</sup> Clotilde de Vaux à Comte, 5 décembre et 12 décembre 1845, *Correspondance générale*, 3: 221, 235.

Rejetant les aspirations journalistiques de Clotilde de Vaux, il avait du mal à respecter son souhait qui était de limiter leurs discussions à des questions intellectuelles intéressantes. Il l'exaspéra en insistant pour affirmer qu'il savait ce qui servait le mieux ses intérêts et qu'il la trouvait moralement supérieure. Elle répliqua : « Je n'ai encore trouvé la perfection ni chez les autres, ni chez moi. Il y a de gros ulcères au fond de chaque sac humain. Le tout est de savoir les cacher. »<sup>21</sup> En fait, Clotilde de Vaux refusait à Comte de la vénérer. Une telle adoration lui paraissait non seulement artificielle, mais aussi contraignante. Même si les positivistes célébraient son amour pour lui, en vérité Clotilde de Vaux n'était pas touchée par les stratagèmes de Comte. Elle résistait à ses avances sexuelles et le tenait à distance, ne voyant en lui qu'un ami. Pourtant elle fut forcée de compter de plus en plus sur sa bonne volonté et ses ressources financières quand elle commença à perdre la bataille qu'elle menait contre la tuberculose. En avril 1846, elle mourut dans sa chambre. Comte était à ses côtés et refusa à ses parents d'entrer. Il voulait être seul à recueillir son dernier souffle. Incapable de la dominer complètement quand elle était en vie, il exerçait maintenant son pouvoir sur elle en faisant d'elle la femme parfaite, soumise et pure, tout ce que sa femme, soi-disant détestable, n'était pas. Reflétant la logique binaire intrinsèque quand on pense à l'identité sexuelle, il transforma Clotilde de Vaux en un ange qui inspirait sa propre bienveillance, tandis que sa femme, Caroline Massin, était un démon qui menaçait son travail. La vénération de Comte pour Clotilde de Vaux fit même partie de sa Religion de l'Humanité. Rendue silencieuse par la mort, elle ne pouvait plus avoir d'objection quant à sa canonisation. En fait, des représentations de femmes mortes abondaient dans les arts et la littérature du milieu du dix-neuvième siècle, car elles permettaient aux hommes de se sentir triomphants des aspects menaçants de la féminité.

Je ne partage pas l'avis de John Stuart Mill ni celui de Raymond Aron qui affirmaient que Clotilde de Vaux était la cause du déclin intellectuel de Comte et qu'elle avait changé la direction de sa pensée. Clotilde de Vaux renforça l'importance accrue qu'il attachait aux sentiments, et elle fit revivre l'intérêt que Comte portait à la « question de la femme », que ses relations acrimonieuses avec Caroline Massin avaient écrasé. L'alliance entre les femmes et les philosophes positivistes, qu'il avait déjà promue dans le dernier volume du *Cours*, devenait maintenant le cœur de sa doctrine.

Ces scènes de la vie personnelle de Comte démontrent les difficultés qu'il eut à véritablement établir des relations personnelles normales. Il insistait tant sur le besoin d'une harmonie totale qu'il sacrifia, tout d'abord, sa famille, puis sa femme, et ensuite un ami après l'autre pour y arriver. C'est comme s'il avait appliqué son hygiène cérébrale à son cercle social. Ressentant la nécessité absolue d'un accord parfait dans sa propre vie, il prescrivit la même chose pour la société elle-même. Le type de société qu'il imaginait n'était pas formé de

---

<sup>21</sup> Clotilde de Vaux à Comte, 25 mai 1845, *Correspondance générale*, 3: 24.

groupes de factions conflictuelles ni concurrentielles, mais d'un régime supervisé par un pouvoir spirituel chargé d'exercer un contrôle, qui éduquerait les gens et les inspirerait à tomber d'accord sur un ensemble d'opinions.

Indifférent aux besoins des autres, Comte trouva une certaine gratification dans un amour abstrait pour l'Humanité, qui lui permit d'éviter les difficultés inhérentes aux relations personnelles. Il se vanta alors d'être la seule personne capable de comprendre les idées générales et de faire preuve d'altruisme en même temps. À la fin de sa vie, il revendiquait qu'il était « plus complet que l'un quelconque des personnages qui, jusqu'à présent, avaient occupé la scène révolutionnaire ». En affirmant être un modèle de vertu, il soutenait qu'il était le fondateur légitime d'une société et d'une religion, nouvelles toutes les deux.

Grâce à sa confiance en soi et à son intelligence supérieure, aussi bien qu'à sa doctrine approfondie qui donnait priorité au bien-être de la communauté et prévoyait un avenir harmonieux, Comte rassembla un petit nombre de supporters de la Gauche et également de la Droite en France, en Angleterre, aux États-Unis et en Amérique latine. Certains aimaient ses idées gauchistes. Quand se déclencha la Révolution de 1848, Comte chercha à inciter les ouvriers à s'éloigner du socialisme et fonda la Société positiviste pour lancer le mouvement positiviste. Son manifeste, le *Discours sur l'ensemble du positivisme*, condamnait l'extrémisme politique, spécialement celui de la droite, préconisait l'incorporation des prolétaires dans la société en améliorant leurs perspectives d'emploi et leur éducation, et donnait une vue d'ensemble de l'idée d'un triumvirat positiviste dirigeant, sorti initialement de la classe ouvrière. Il soutenait que, même si le positivisme ne cherchait pas à abolir la propriété privée, il absorbait et renforçait les principes de base du communisme en ce sens qu'il acceptait le fait que la communauté devrait intervenir pour « subordonner [la propriété] aux besoins sociaux ». <sup>22</sup> Comte soutenait également les ouvriers qui revendiquaient le droit de travailler, une meilleure éducation, et une république dans laquelle ils tiendraient plus de pouvoir. Il fit appel à des gauchistes renommés tels que Proudhon, Blanqui et Barbès, leur demandant de lui apporter leur soutien.

Cependant, craignant que les révolutionnaires deviennent trop violents et anarchistes, pendant une période de courte durée, il soutint le régime de dictature de Louis Napoléon, qu'il espérait pouvoir convertir au positivisme, ce qui serait une première étape pour gagner la faveur du pays entier. À un moment donné, il lui suggéra même de désigner son successeur, prétendant légitime, le Comte de Chambord. En 1855, Comte écrivit *Appel aux conservateurs* pour les persuader de s'unir avec les positivistes contre la Gauche. Comte voulait une alliance avec les Jésuites et s'adressa aux aristocrates anglais, au czar de Russie et aux dirigeants turcs.

---

<sup>22</sup> *Système*, 1:155.

Le conservatisme croissant de Comte lui coûta le soutien des gauchistes. Ses disciples furent horrifiés d'apprendre qu'il perdit non seulement Mill, mais son supporter français le plus important, Émile Littré. Tous les deux avaient donné une certaine légitimité au mouvement grâce à leur renommée. Charles Robin et George Henry Lewes étaient d'autres supporters qui firent défection. Néanmoins, Comte avait encore une cinquantaine de disciples fidèles dans la Société positiviste. Il y avait une quinzaine d'ouvriers, mais la plupart des membres étaient de jeunes hommes de la classe moyenne qui venaient de Paris et de la province. C'étaient des écrivains, des étudiants et des médecins.

Les gens s'affiliaient au mouvement pour un nombre varié de raisons, car ils lisaient de manières différentes sa doctrine riche et complexe. La politique était une raison pour laquelle les gens adhéraient à son mouvement. Nous avons vu que certains le considéraient comme un humanitaire ou un républicain qui s'intéressait aux gens du peuple. D'autres étaient convaincus que le positivisme était un rempart contre la Révolution.

Beaucoup de gens étaient fascinés par le système scientifique de Comte en tant que synthèse du savoir d'un érudit. Ce système semblait faire comprendre les sciences à une époque friande de catégorisation, et il expliquait l'orientation de l'histoire qui était alors en train d'acquérir une stature scientifique. La nouvelle science de la sociologie semblait fournir une façon rationnelle d'aborder les problèmes apparemment insolubles du modernisme.

Quelques adeptes ne s'intéressaient pas aux aspects scientifiques du positivisme, mais ils manifestaient beaucoup d'enthousiasme pour la Religion de l'Humanité élaborée par Comte. Celle-ci semblait offrir des rites et des dogmes suffisants pour remplacer le Christianisme à l'intention des gens qui avaient abandonné leur foi traditionnelle avec grande difficulté, ou ceux qui n'avaient jamais adopté de religion. L'élimination de Dieu par Comte, et le système moral solide fondé sur les faits et la transparence, paraissaient être débarrassés d'hypocrisie et ils plaisaient aux sceptiques religieux qui pouvaient maintenant être fiers d'eux-mêmes et de leur sincérité. De nombreux agnostiques et athées avaient besoin de croire en quelque chose de cohérent, d'abstrait et de compréhensif. Grâce au système moral strict de Comte, ils pouvaient travailler en plus à leur propre perfectionnement et recevoir des honneurs ainsi que le faisaient les croyants. Grâce à son système de commémoration élaboré, ils pouvaient acquérir l'immortalité. Ils pouvaient aussi utiliser sa doctrine pour attaquer les églises traditionnelles.

Certaines personnes se sentaient attirées vers le positivisme à cause de la personnalité de Comte. Il permettait aux gens de la Société positiviste de se rapprocher les uns des autres et d'être fiers d'appartenir à un mouvement exclusif construisant une ère nouvelle. Ils aimaient non seulement son audacieuse vision, mais également son dogmatisme et, par-dessus tout, son remarquable sens de la certitude. Comte leur disait ce en quoi ils devaient croire.



Un professeur lyonnais, journaliste républicain, Charles Maynard, était un exemple typique. Il appréciait le positivisme parce qu'il éliminait ses illusions, qu'il apportait une certaine clarté à sa vue du monde et l'empêchait d'essayer de trouver une solution à des questions auxquelles on ne pouvait pas répondre. Le positivisme offrait « une solution rationnelle au problème social ». Il écrivit à Comte en 1853 :

*Mes yeux, comme ceux de St. Paul, se sont débarrassés de leurs écailles, la lumière s'est fait jour dans mon esprit, et je sais maintenant où est la vérité. Grâce à vous, Monsieur, je jouis de cette tranquillité parfaite qui accompagne toujours une conviction sincère et j'ai devant moi un but magnifique auquel il faut atteindre. Merci, mille fois merci, pour m'avoir rendu cette vie de cœur sans laquelle l'autre n'est rien. Daignez me compter parmi ceux qui vous admirent et vous aiment.* <sup>23</sup>

Nombreux étaient les disciples qui aimaient Comte. Même ceux qui n'étaient pas des disciples étaient touchés par sa philosophie. Harriet Martineau pleurait toujours quand elle traduisait le *Cours*, parce qu'il semblait éliminer tous les doutes et reflétait la « profonde sympathie humaine » de Comte.<sup>24</sup>

Il est clair que l'empressement de Comte à écouter les problèmes des gens solitaires et isolés l'ait aidé à se faire des convertis. Ces disciples parlaient à Comte de questions personnelles surprenantes. Beaucoup recherchaient les conseils de Comte pour trouver une femme. D'autres avaient des liaisons et se demandaient s'ils devraient épouser leurs maîtresses. D'autres confessaient qu'ils allaient voir des prostituées et qu'ils avaient recours à la masturbation pour soulager leurs désirs sexuels. Henry Edger de New York raconta à Comte ses aventures sexuelles qui le démoralisaient et lui donnaient « une douleur sourde et profonde... dans les testicules ».<sup>25</sup> Pour lui répondre, Comte lui dit avec la plus grande honnêteté qu'il avait souffert de problèmes identiques et qu'il les avait résolus uniquement en évitant tout stimulant. L'assomption de Comte dans son rôle de prêtre recevant des confessions et donnant l'absolution était un grand réconfort pour ces hommes qui se sentaient éloignés de l'autorité religieuse traditionnelle. Ils le considéraient comme leur sauveur, celui qui les avait sortis des profondeurs du désespoir, non seulement intellectuel mais également psychologique. Sa propre candeur, ses manifestations de vulnérabilité et sa tendance naturelle aux émotions touchaient de nombreux lecteurs qui craignaient que leur développement émotionnel soit freiné par leur profession, leur religion ou leur rôle en tant qu'hommes ou femmes. Si le présumé défenseur de la rationalité pouvait se lamenter de ses pertes personnelles dans la préface de ses livres et dans ses lettres, ils sentaient qu'eux aussi pouvaient exprimer leur angoisse.

---

<sup>23</sup> Charles Maynard à Comte, 3 juin 1853, Archives de la Maison d'Auguste Comte.

<sup>24</sup> Harriet Martineau, *Autobiography*, ed. Marian Weston Chapman, 2 tomes (Boston: James R. Osgood, 1877), 2: 71–2, 90.

<sup>25</sup> Henry Edger à Comte, 22 juin 1857, Archives de la Maison d'Auguste Comte.

Étant donné la variété des disciples dans toute l'Europe et les Amériques, il n'est pas surprenant qu'il y ait eu des tensions entre eux et avec Comte. Les disciples devinrent jaloux les uns des autres, et leur rivalité pour retenir son attention endommagea le mouvement tout en contrariant Comte profondément. Quelquefois, les disciples avaient des objections quant aux aspects de la doctrine de Comte, sa façon de traiter les gens tels que sa femme, et sa politique. Comte les écoutait rarement et souvent il leur répondait en les insultant. Par exemple, Comte accusa Pierre Lafitte, qui était un très proche disciple, d'être paresseux et faible. Comte était le moins patient avec les disciples qui ne lui donnaient pas d'argent pour subvenir à ses besoins ou qui n'acceptaient pas entièrement sa religion. Ils étaient, pour reprendre ses propres mots, des « positiviste incomplets ».<sup>26</sup> Comte était vraiment le pontife suprême.

En 1857, Comte commença à souffrir de gonflement de l'estomac. Sa douleur physique était aggravée par ses troubles émotionnels. Il était furieux qu'un disciple, Célestin de Blignières, ait publié un livre sur le positivisme sans sa permission. Il voulait constamment occuper une position de contrôle. Son arrogance contribua à son décès douloureux : quand il tomba malade, il refusa l'aide des médecins, même ceux qui étaient positivistes. Il mourut d'un cancer de l'estomac en septembre. Après sa mort, ses disciples se battirent pendant des décennies avec sa femme au sujet de son testament. Malgré tout ce brouhaha qui tenait du drame, le positivisme devint une force significative dans le domaine académique – spécialement la philosophie, la sociologie et l'historiographie – et dans la politique, non seulement en France, mais dans le monde entier. Il continua à adopter de nombreux sens différents, ainsi qu'il le fit pendant la vie de Comte. Comme l'a suggéré l'excellente experte sur Comte, Annie Petit, il y avait et il y a encore de nombreux positivismes.

Mon travail a démontré qu'il y avait aussi de nombreux Comte : l'ingénieur, le réformateur social, l'amant frustré, le poète inspiré, le moraliste stricte, le médecin, le pape, et le réformateur religieux dévoué. Individu théâtral, il aimait exposer ses différentes personnalités, comme le fit un grand nombre de ses contemporains romantiques. Il aimait le mélodrame qu'il utilisa pour analyser sa propre vie. Le secret d'écrire cette biographie, c'était non seulement de permettre à ces multiples personnalités de se montrer, mais aussi de faire remarquer ce qu'il y a de constant en coulisses.

---

<sup>26</sup> Comte à Henry Dix Hutton, 27 décembre 1853, *Correspondance générale*, 7:156.